

Jean-Marc Dalpé. *Eddy*.

Montréal: Les Éditions du Boréal, 1994. 203 pages

C'est dans sa traduction anglaise que *Eddy*, pièce en cinq actes de Jean Marc Dalpé, connaît sa première au Festival de Stratford de juin 1994.

Dans son sixième texte dramatique, Dalpé nous présente l'histoire d'un homme séduit par le rêve d'accéder au championnat de boxe professionnelle. Plusieurs années avant le début de la pièce, Eddy quitte sa ville natale de Sudbury pour se rendre à Montréal afin de faire carrière comme pugiliste. À 56 ans, il se retrouve propriétaire d'un «snack bar,» époux de Mado, une ex-chanteuse de cabaret, et entraîneur de Maurice, un aliéné qui comme lui, ne parvient jamais à se faire respecter dans «l'industrie de la boxe.» Pourtant, Eddy n'a pas cessé de s'illusionner, de rêver au succès malgré son échec. Obsédé par sa quête de gloire, il recrute son neveu Vic qui devient son protégé et surtout sa dernière chance de s'avérer méritoire d'éloges et de fierté.

De tous les personnages de la pièce, Eddy est le plus vivant; mais non le seul qui soit doué d'assez de complexité et d'intensité pour s'imposer à l'esprit du lecteur. Mado, Maurice, Vic, Coco, les spectres de Jacques se dévoilent tous à nu dans des monologues brefs mais révélateurs de la condition humaine, du sentiment d'impuissance comme du désir de respect de soi des personnages.

Maurice, l'expression brute de l'aliénation, se situe entre le rêveur qui imagine un succès insaisissable et le simple d'esprit qui se drogue, bat les femmes et suit de près son patron et son entraîneur, Eddy. Comme lui, il fuit la réalité à grands pas puisqu'elle lui rappelle la futilité de son existence ainsi que sa dépossession intellectuelle et matérielle. Mado s'ajoute au nombre des personnages incapables de se libérer de ses illusions. À l'encontre d'Eddy, de Maurice et de Vic, elle s'est ancrée de force dans la réalité vers laquelle elle tente en vain de ramener son époux. Qualité des dernières pièces de Dalpé, ses personnages s'avèrent toujours convaincants.

Néanmoins, ce à quoi le dramaturge semble s'appliquer le plus, c'est une forme d'écriture qui assume la langue et la syntaxe populaire. Élisions constantes, langage hachuré, tournures de phrases que l'on saurait trouver dans la bouche des gens d'ici, rendent authentique le parler des personnages. Écrite dans une langue simple mais représentative de la classe sociale ouvrière, *Eddy* possède un rythme interne vif. Enfin,

à l'exception du dernier épisode, suite au départ de Vic, la pièce devient un éternel duel verbal. L'auteur sait tenir son lecteur en haleine.

Si nous parlons de langage, il faut retenir la grande place réservée aux jurons chez Dalpé. Comme dans *Le Chien*, ils abondent pour traduire la brutalité des mots, la violence qui se cache dans les replis de l'âme humaine. L'ensemble de la problématique, du langage et de la structure dramatique suggère l'oppression, la dépossession et l'aliénation des personnages de la pièce qui n'arrivent jamais à respirer, à dissiper l'angoisse qui les accable.

Comme pour toute pièce de théâtre, *Eddy* est faite pour être jouée et non lue. Les élisions trop fréquentes ainsi que la syntaxe désordonnée nuisent à la lecture du texte puisqu'elles lui soustraient sa fluidité. Toutefois, nous pouvons croire que cette lecture difficile se prête bien à la pièce puisqu'elle renforce l'idée de la difficulté voire de l'incapacité de se «dire» qu'éprouvent les personnages de Dalpé.

Nicole Richardson
Université d'Ottawa

NOTES

¹Robert Dickson a traduit *Eddy* en anglais, ce qui a donné *In the Ring*. La pièce connaît sa première montréalaise en octobre 1994 à la Nouvelle Compagnie Théâtrale dans une mise en scène de Brigitte Haentjens.